

ment ; et les gens en place ne vont guère à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau et taillés avec symétrie.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs îles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade ; mais on y est en sûreté contre tous les vents et dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Les bâtimens qui y arrivent ou qui en partent reçoivent une partie de leur cargaison et les réparations dont ils ont besoin dans la petite île d'Ormus, qui n'en est éloignée que de deux lieues, et où l'on a formé des chantiers et des magasins. Ces navires entraîent, il y a soixante ans, dans la rivière qui se jette dans la mer, après avoir fertilisé les terres et rafraîchi la ville. Elle n'est plus accessible que pour des bateaux, depuis qu'il s'est formé à son embouchure un banc de boue qui devient tous les jours plus impraticable. C'est, dit-on, la suite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve pour en entourer leurs maisons de campagne. Quelle que soit la cause du désordre, il faut le combattre par les moyens les plus efficaces. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l'éclat et l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Asie, à l'exception de ceux qui doivent se rendre à Ceylan, dans le Bengale et à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions et des marchandises que fournit Java, de toutes celles qui y ont été portées des différens comptoirs, des différens marchés répandus sur ces riches côtes dans ces vastes mers.

Les établissemens hollandais de l'est sont les lieux qui, à raison de leur situation, de leurs denrées et de leurs besoins, entretiennent avec Batavia les liaisons les plus vives et les plus suivies. Indépendamment des navires que le gouvernement y avait envoyés, on en voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Il leur faut des passeports. Ceux qui auraient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les versements frauduleux, seraient saisis par des chaloupes qui croisent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur destination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement, dont elle s'est réservé le privilège exclusif, et vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'élève annuellement à six mille des deux sexes. C'est dans ce vil et malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes, qu'il ne leur est permis ni d'amener ni de faire venir de leur patrie.

font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre depuis que leurs armemens se sont multipliés, depuis que leurs affaires se sont étendues. Leurs ventes se réduisent à peu de chose; mais leurs achats sont considérables. Ils y chargent en particulier beaucoup d'arack, boisson exquise, faite avec du riz, du sirop de sucre, du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble, et qu'ensuite on distille.

Toutes les denrées, toutes les marchandises qui entrent à Batavia ou qui en sortent doivent cinq pour cent. Cette douane est affermée 1,900,800 liv. La somme serait plus forte, si ce qui appartient à la compagnie ou qui est destiné pour elle était soumis aux droits; si les principaux agens de ce grand corps ne se dispensaient pas le plus souvent de les payer; si les fraudes étaient moins multipliées parmi les personnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner, c'est celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 384,000 liv. aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur si ordinaire dans les climats ardents où les passions ne connaissent pas de bornes. Là vont s'ensevelir les fortunes de la plupart des hommes libres; là tous les esclaves vont dissiper ce qu'il leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impositions encore dans cette capitale des Indes hollandaises, sans que cependant elles couvrent les dépenses

d'un entrepôt, qui s'élèvent assez régulièrement à 6,600,000 liv.

Le conseil qui domine sur tous les établissemens formés par la compagnie réside à Batavia. Il est composé du gouverneur des Indes hollandaises, d'un directeur-général, de cinq conseillers, et d'un petit nombre d'assesseurs qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers morts, jusqu'à ce qu'on leur ait donné des successeurs.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, quiconque est parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorsque ce chef n'est plus, le directeur et les conseillers lui donnent provisoirement un successeur, qui ne manque guère d'être confirmé. S'il ne l'était pas, il n'entrerait plus au conseil, mais il jouirait des honneurs attachés au poste qu'il aurait occupé passagèrement.

Le général rapporte au conseil les affaires de l'île de Java, et chaque conseiller celle de la province des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse et des magasins de Batavia qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider dans le conseil à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y sont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui

xx.
Manière dont
sont conduites
les affaires
de la compa-
gnie aux In-
des et en Eu-
rope.

Ces importations sont grossies par celle d'une douzaine de jonques parties d'Emouy, de Limpo et de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java, dans l'espérance d'y acquérir des richesses. Le thé, les porcelaines, les soies écruës, les étoffes de soie et les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir trois millions.

On leur donne en échange de l'étain et du poivre, mais secrètement, parce que le commerce en est interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli sur les bords de la mer, aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin et des nerfs de cerfs, dont les vertus réelles ou imaginaires sont inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids si renommés dans tout l'Orient, qui se trouvent en plusieurs endroits, et principalement sur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, et du poids de demi-once, sont l'ouvrage d'une espèce d'hirondelle qui a la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, et le corps d'un blanc de lait. Elle les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas et par le côté. Leur goût est naturellement fade : mais, comme on les croit favorables à la passion pour les femmes, qui est générale dans ces régions, l'art a cherché et peut-être réussi à les rendre agréables par divers assaisonnemens.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une solde en argent. Elle est toujours grossie par les secours que leurs concitoyens établis à Java font passer à des familles qui leur sont chères, et par les sommes plus considérables qu'emportent tôt ou tard ceux d'entre eux qui, contents de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Espagnols des Philippines fréquentent aussi Batavia. Anciennement ils y achetaient des toiles. Ils n'y prennent plus que la cannelle, dont ils ont besoin pour leur consommation et pour l'approvisionnement d'une partie du Mexique. C'est avec l'or, qui est une production de leurs îles mêmes, c'est avec la cochenille et les piastres venues d'Acapulco qu'ils paient cet important objet.

Rarement les Français vont-ils à Batavia pendant la paix. Le besoin des subsistances les y a souvent attirés dans les deux dernières guerres. On les y verra moins lorsque l'île de France et Madagascar se seront mis en état de nourrir leurs escadres et leurs troupes.

Quelques-uns des vaisseaux anglais qui vont directement d'Europe à la Chine relâchent à cette rade. C'est pour y vendre de la clincaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins considérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyait aussi autrefois de loin en loin les navigateurs de cette nation qui